

La non-philosophie comme philosophie militante

Patrick FONTAINE

Résumé : Je pose dans cet article les bases de ce que j'appelle désormais « la philosophie militante », et j'y justifie particulièrement l'axiome de la bonté radicale, première conquête de la militance, dont l'origine platonicienne et l'échafaudage non-philosophique ont été exposés dans *Platon autrement dit* (L'Harmattan, 2007). Le style de ce texte est celui du discours militant, performatif, nécessairement performatif, c'est-à-dire d'une forme qui pratique sans délai ce qu'expose le fond.

Il est affaire de réception opérante : parce que la philosophie n'a jamais rien fait pour l'homme que le menacer et le mettre à son service, il convient de porter la philosophie dans la rue, sur la place publique, et de s'opposer ce faisant à toute pensée qui place l'idée au-dessus de l'homme. C'est ainsi que la politique ne doit plus être l'objet d'une simple déclaration d'intention ; doivent être mis en place les moyens républicains de dire l'identité, non pas nationale, surtout pas nationale, mais non-philosophique, et qu'enfin chaque citoyen se reconnaisse et se retrouve dans le discours public.

Ce discours public de l'identité prendra une première forme dans le *Manuel Militant de l'Homme et du Citoyen*.

Abstract : The purpose of this paper is to lay the foundations of what I shall henceforth refer to as "militant philosophy" and to justify in more ways than one the axiom of radical kindness - the latter being the first achievement of that militancy whose platonic origin and non-philosophical origin have been dealt with in *Platon autrement dit* (L'Harmattan, 2007). The style of that text is akin to militant discourse and has - by definition- to be utterly performative - that is to propose a form that directly puts into practice what the content sets out.

It is a matter of effective reception: As philosophy has done nothing for men but to threaten and subdue them, we shall have to take philosophy out, into the streets and public places, and thus to oppose any thought putting ideas above men. As a consequence, politics shall not be limited to the mere statements of intentions. We will have to expound the republican means to assert identity: Not a national one -that is necessarily out of question - but a new, non-philosophical one. In that way, public discourse will at last bring fulfillment to each and every citizen.

A first outline of that public discourse of identity will be included in *Manuel Militant de l'Homme et du Citoyen*.

Traduction L. Dauphin

Mots-clés : philosophie militante, militance, bonté radicale, identité, identité nationale, identité non-philosophique.

Nous, c'est dans la rue qu'on la veut la Musique !
Et elle y viendra ! Et nous l'aurons, la Musique !

Léo Ferré, *Muss es sein ? Es muss sein !*

Toute tentative de mettre l'homme au service de l'idée conduit à la négation et à la destruction de l'homme, en totalité, ... ou en partie, ce qui n'est pas moindre ; la philosophie traditionnelle n'a jamais fait que consommer cette prédominance de l'idée sur l'homme. J'appelle militance cette posture, non-philosophique si l'on veut, qui se fonde par nécessité d'une opposition, car elle pose les conditions d'une pensée enfin positive de l'homme. Opposition à toute pensée qui placerait l'idée (au sens large, c'est-à-dire jusqu'au matérialisme) au-dessus de l'homme, la militance non-philosophique, ou philosophie militante, entend restituer la pensée à l'homme, placer l'homme au départ de la pensée et, ce qui est complémentaire, produire des énoncés, manuels et codes, dans lesquels l'homme se reconnaisse.

Les *Principes de la non-philosophie*, en leur temps, l'ont dit : « La non-philosophie, se donnant l'Ego comme déjà manifesté ou comme le Réel, ne le cherche pas, ne cherche pas une synthèse du sujet/objet comme sujet ; elle procède en clonant l'identité transcendante qu'est le sujet de l'identité réelle de l'Ego d'une part et d'autre part du matériau philosophique. Mais réelle ou simplement transcendante, l'identité n'est jamais une synthèse. »¹. Je tiens que la non-philosophie se tient là : il n'y a pas, ni je ne me laisserai contraindre à faire, synthèse. De fait toi-même, qui n'est *autre* que *de ce que* je suis, tu n'as pas à faire synthèse de toi-même, tu n'as pas à démontrer que tu es, tu n'as pas à faire ta preuve, contrairement à ce que t'impose cette société kantienne, société de la rancœur, de la sanction, et de la punition.

Rien à démontrer, mieux : rien de démontrable, et rien de probant. Démontrer, c'est toujours soumettre l'autre à l'idée, c'est toujours te soumettre à ce que j'ai à dire de toi. Tu n'as pas été sans la remarquer cette foule, qui cherche à te dire, qui cherche à dire tes insuffisances. Quoi que tu fasses, quoi que tu dises, tu fais l'erreur de n'être jamais ce qu'on attend de toi : tu ne travailles pas assez, ou tu ne gagnes pas assez, pas assez à gauche,

1. François Laruelle, *Les Principes de la Non-Philosophie*, P.U.F., 1996, p. 116

ou trop à droite... tu ne consommes pas assez, tu n'es pas assez français, ... tu n'es pas assez homme, tu n'es pas assez femme, ... tu ne fais pas assez jouir, ou tu ne jouis pas assez...

Et quand ce n'est pas eux qui le disent, c'est toi qui le dis.

Décidément, tu ne conviens pas.

La seule révolution qui vaille, parce que c'est une révolution, et la non-philosophie c'est cela, sinon cela ne valait pas la peine, c'est que tu vas enfin convenir !!! La non-philosophie c'est cela : tu conviens !

Mais pas à eux, mais pas à moi !

Tu conviens parce que tu es cela, sans démonstration, ce qu'on appellera un peu facilement l'homme de la rue, mais encore plus facilement l'homme ordinaire, parce que tu ne l'es pas, ordinaire, parce que personne ne l'est, ordinaire ; ce que tu es, ce que je suis, c'est l'anonyme en fait, toujours le solitaire, que tu es. Mais pas ordinaire. Je veux dire : pas n'importe lequel. Tu as remarqué ? Cela, la philosophie ne l'a jamais dit : si tu n'es pas ordinaire, c'est que tu es sans nom.

Tu es sans-nom et tu es à la rue.

La philosophie militante reconduit la pensée à son endroit, qu'elle n'aurait jamais du quitter. Elle s'écoute et se parle dans la rue, c'est là qu'elle s'y dit, elle est ce qu'est l'homme, tel qu'il se rencontrerait aux pires heures. Je ne connais pas d'homme raisonnable, je ne connais pas d'animal politique, je ne connais pas d'être-pour-la-mort. Je n'en ai jamais vu, dans les cafés, des gens comme ça. Je ne connais pas d'homme ordinaire, je ne connais que l'homme de la rue. Parce que c'est dans la rue, que ça se passe, pas à l'université, pas dans les écoles, dans la rue, et c'est dans la rue qu'on la veut la philosophie, et elle y viendra, et nous l'aurons. A la rue, la philosophie !!! Avec ce que nous aimons !!! Le peuple, anonyme, dans la rue !!!

« La République », tu connais ? On te l'a seriné ! On te l'a dit : il n'y a pas plus haut que toi ! Puisqu'il y a la République !!! Et c'est formidable, on va te donner l'occasion d'y participer ! Tu vas voter ! Ah enfin tu vas jouir !!! De tes droits ! De ta citoyenneté ! De ton identité ! Comme si tu avais à le mériter !!!

Sauf que la République, telle que te l'a vendue la philosophie depuis Aristote, ce n'est pas la République, c'est ce qu'on veut te faire passer pour le lieu où tu aurais ta place, un nom, une identité. Mais ton identité, la philosophie politique, et la politique traditionnelle, n'en savent rien, parce qu'elles ne te l'ont pas demandée, alors que le seul, qui puisse la dire, ton identité, c'est qui ?

Non, ce n'est pas toi. Pas si simple ! Pourquoi ???

Parce qu'en même temps ce n'est pas le problème ! Parce que l'identité n'est pas une synthèse. Je m'explique...

La Cité pensée par les philosophes n'est jamais pensée comme réalisée. Elle est pensée comme devant l'être ; pire : la Cité n'est philosophique que d'être en attente de réalisation. *Cette Cité que l'on bâtira*. Le défavorisé, par définition traditionnelle de la philosophie politique, est celui qui attend, qui attend que la philosophie ait fini de travailler, et que la révolution soit faite, pour recevoir enfin de fait, et non plus seulement de droit, les faveurs de l'organisation sociale. On ne s'en étonnera pas de la part de la tradition, c'est ainsi qu'elle travaille : elle pense les rapports de l'être et du devoir, du fait et du droit ; mais ce faisant elle se soumet au devoir, et elle ne produit pas de l'être, elle se soumet au droit, et ne sait pas quoi faire du fait. Bien sûr que la philosophie est la science du projet, et même du projet le plus haut, politique, mais parce que, à l'image de la raison kantienne, elle se condamne à un travail infini, essentiellement inachevé, le peuple ne peut que la soupçonner : de théorie, d'utopie, d'inefficacité, voire de mensonge ; et ainsi, quand il ne l'ignore pas, le peuple envisage la philosophie avec un détachement au mieux poli, au pire railleur, qui fait que au mieux le peuple sollicite la philosophie sur le mode du conseil, de la recommandation, voire de la morale..., au pire en la confondant avec la psychologie.

Qui peut dire aujourd'hui que la philosophie l'a un jour aidé ? Elle t'a aidé, toi ?

Pour rendre la pensée à son efficacité, c'est-à-dire à une dimension qui ne peut être que pratique, si on veut sérieusement parler de politique, si on veut sérieusement sortir le défavorisé de sa situation, si on veut un peu aider l'homme de la rue, celui-ci qui passe, et si on veut tout simplement que le peuple la prenne au sérieux cette philosophie, il faut rompre le cercle du projet. Quelle est alors l'intention de la République militante ? Va-t-on être assez innocent pour prétendre à la pensée d'une Cité déjà réalisée ? D'une certaine façon, oui. Mais cette Cité sans délai, et sa pensée, ne seront pas innocentes en tant que l'on prétendrait, crânement, produire ce que la philosophie ne produit jamais ; mais, identique à sa pensée, si la Cité militante est un produit de l'innocence, c'est parce qu'elle n'est pas pensée en termes de distance et de différences.

C'est l'innocence de l'identité, sans délai, de la Cité, que l'on va poser : l'identité de la Cité et du citoyen. Platon y a évidemment pensé avant nous, mais depuis, il y a eu la philosophie.

Pourquoi la tradition philosophique ne parvient-elle pas à la Cité juste ? Parce qu'elle cherche à y parvenir, précisément parce que la

République traditionnelle n'est jamais qu'une déclaration d'intention. Et s'il y a déclaration d'intention, c'est par méfiance envers l'humain. La déclaration d'intention est toujours l'aveu ou la dénonciation d'une insuffisance ; ce peut être une insuffisance pratique, technique, indépassable donc, insurmontable. Mais pourquoi l'unité des hommes ne peut-elle qu'être visée ? Parce que, nous dira-t-on, « l'homme est ce qu'il est ! », sous-entendu : « l'homme est mauvais », « l'homme est corrigible », « l'homme est perfectible », ..., et puis, de temps en temps, on en classe certains parmi les « monstres » ! Bien sûr, et c'est bien pour cela que la réflexion politique s'impose, mais c'est bien aussi pour cet homme-là, ce qu'il est, que doit être pensée l'union. Les « monstres » y compris !!!

C'est parce que l'homme est ce qu'il est que nous avons besoin de politique ; sinon, s'il était *mieux*, s'il était *moins méchant*, s'il n'y avait pas de *monstres*, nous n'en aurions tout simplement pas besoin. C'est curieux cette pensée de la politique qui se propose d'unir les hommes, mais qui préfère toujours modifier l'homme plutôt que la nature de l'union.

Voilà le trait principal de la philosophie : elle veut toujours semblablement unir autre chose que ce qu'est réellement l'homme.

Il faut unir l'homme tel qu'il est ; pas un autre homme, pas un homme meilleur, pas un homme philosophique : l'homme tel qu'il est. Citoyen et Cité sont Un. C'est la nature de l'union qu'il faut transformer.

Revendication militante : nous ne voulons pas du semblable, nous voulons de la diversité. Nous ne voulons pas la philosophie, nous voulons la vie collective. Et ce faisant, parce la philosophie militante n'invente plus un autre homme, un homme différent, différant philosophiquement de lui-même, le choix est fait radicalement de ne pas désespérer de l'humain : c'est en ce sens donc que ce choix n'est pas philosophique, mais *militant*.

On écrira cela aux frontons de nos hôtels de ville, et de nos écoles, de nos usines, de nos hôpitaux, et de nos prisons : « Ici, on ne désespère plus de l'homme !!! »

C'est-à-dire : on n'est plus aristotéliens, et encore moins kantien... Revendication militante : on peut, on doit, sans contradiction et en toute économie, poser l'identité de l'homme, réel, et travailler avec cette identité, selon cette identité. Pensée économique, parce qu'on ne perdra rien de l'homme, parce qu'on ne peut pas se permettre de perdre quoi que ce soit de ce qu'est l'homme, et qu'en aucune façon on ne sacrifiera de lui quelque part. Le meilleur moyen de penser l'identité de l'homme, de n'en rien perdre, de ne pas le vouloir meilleur, de ne pas le vouloir différent, de ne pas le vouloir sacrifié à la philosophie, c'est de le poser radicalement bon.

Premier acte militant : poser l'homme radicalement bon, c'est

rompre le cercle du devoir, et donc du soupçon. Le choix qui est fait ici lève tout soupçon, parce que ce choix ne s'en prend pas à l'homme, ni ne compte l'homme réel, l'homme de la rue, pour quantité négligeable, en regard du concept ou de la théorie. La philosophie militante place le peuple, cette harmonie d'hommes anonymes, au plus haut, et en sorte que rien ne lui soit supérieur, à commencer par la philosophie.

C'est d'abord en cela qu'il faut dire l'homme radicalement bon : la philosophie n'est pas supérieure au peuple !

La philosophie est toujours moins bonne que l'homme lui-même. La tradition se paie l'homme ; elle le met au service de ses vues, le punit, le menace, le corrige, ou le fantasme, en lui faisant miroiter l'idéal à réaliser. Idéal vertueux, idéal politique, idéal philosophique même, qui ne reçoit pas l'homme pour ce qu'il est.

« L'homme pour ce qu'il est » : non pas *essence de l'homme*, ni même *nature*, surtout pas *nature*, mais radical indépassable de son identité. Qu'on ne confonde pas radical et essence. Et qu'on ne vienne pas nous remettre dans les pieds des distinctions conceptuelles philosophiques, aristotéliennes, logiques, encore logiques ! C'est une pensée au service de l'homme qui est ici réactivée, avant l'essence et les qualificatifs dont la tradition le chargea sous de multiples formes. Voilà l'acte militant : l'innocence militante, qui consiste à penser la juste Cité, juste avant que d'être.

« L'être sans doute », voilà le nom de l'identité, en-deçà de toute pensée, avant que le philosophe ne prenne la parole, avant qu'Aristote ne commence à faire à l'homme le plus grand mal : le destiner aux vues philosophiques. L'identité : ce qu'est l'homme sans le discours du philosophe. L'identité, soit la présence de l'homme au monde dans ce qu'elle a de plus radicale ; non pas l'Etre-là, mais l'Etre à qui cela arrive d'être au monde.

On va contrarier le discours philosophique ; on ne va plus parler de la pensée, de la raison, on va contrarier l'ordre philosophique. Tu ne m'entendras pas parler de ce que tu dois faire, pas de morale, pas de sagesse, tu me diras si ce que je te dis là te convient. Je veux dire : pas si tu conviens à cela, mais si cela fait entendre la convenance, entendre ce qu'il est possible de juger comme étant au mieux ton identité.

On va sortir de la menace, comme de la promesse. Tu sais, ce que tu vis, dans cette société plus aristotélienne que platonicienne, on te menace du chômage, pour t'imposer des conditions de travail toujours plus pénibles, on te dit que ton identité est menacée, on te fait peur de l'autre, on te promet des jours meilleurs ; c'est pas de la naïveté cela, de considérer qu'on te promet des jours meilleurs, on te fait vivre toujours dans l'attente,

d'autre chose, du prochain week-end, des prochaines vacances, des prochaines fêtes, un nouveau président, les soldes, des jours meilleurs, le changement !!!...

Moi, je dis ça, je ne dis rien !... Je ne vais rien te dire, sauf à dire ce que tu reconnaitras comme t'y reconnaissant.

Revendications militantes : tu ne veux pas de conditions de réalisation, tu veux des conditions de justice : tu ne veux pas la théorie, tu veux la justice. Tu la veux maintenant ; et c'est bien ce que veut tout homme. Demande-le à l'homme, demande-le quand tu marches dans la rue, quand tu traverses la place, quand tu vas au marché, demande-le aux carrefours, dans les cours d'école, devant la photocopieuse et la machine à café, l'homme dit cela, qu'il veut la justice. C'est bien ce que tu dis !

On ne croit pas assez la parole de l'homme. Il n'y a rien d'autre à entendre, sous toutes formes et sortes de discours, rien d'autre qu'un désir de justice, quand ce n'est pas encore une volonté de justice. Ce que dit l'homme, voilà ce qui doit intéresser, voilà ce qui est à prendre au sérieux. Et tout le reste n'est que philosophie.

Est non-philosophique, militant, ou non-autoritaire, tout travail qui s'abstient d'une décision, refuse la prise de parole, suspend toute insertion entre l'homme et sa pensée, entre le citoyen et la Cité.

Est de la tradition toute pensée qui, postérieure à Platon, produit un homme pour la pensée. La philosophie, depuis Aristote, a pris la parole. La tradition est toute pensée du devenir, de la réalisation, de la tension ; toute pensée de la menace, du conditionné, de l'exclusif.

Plus fondamentalement encore, la philosophie militante refuse toute pensée qui met l'homme dans une position d'insuffisance, de désespérance, toute pensée qui entame l'homme, qui met l'homme au service de sa propre réalisation. La militance construit une Cité pour le citoyen, non pas une Cité promise, mais une Cité républicaine à l'intention de tout homme en tant qu'il est anonyme. Car tu es sans-nom, et tu n'es pas un homme au destin philosophique ; et tu n'as d'expérience réelle que celle de cette identité que tu es, avant toute pensée.

L'homme anonyme, voilà toute l'identité de l'homme, qu'il ne faut pas confondre, avec quoi que ce soit, à commencer par ce qui n'est que l'identité de la philosophie. Avant d'être logique ou juridique, psychologique ou qualitative, l'identité est, moins que numérique, ce que l'homme sait de lui-même, et sans que la philosophie s'en mêle.

Il faut parler de ce que tout homme sait de lui-même, cette intuition, que nous avons de ce que nous sommes, intuition négative, qui fait que lorsque l'on parle de nous, et que ce qui est dit n'est pas juste, nous le

savons.

Lorsque dans ma banlieue le pouvoir ne dit pas ce que je suis, dit autre chose que ce que je suis, et que lorsque moi, pour dire, je ne puis employer que les moyens de l'impatience, c'est-à-dire de la violence, parce que jamais on ne se soucia de dire mon identité ; lorsqu'après avoir volé mon outil de travail (ce que je découvre un lundi matin), le patron a fait que l'urgence et le désarroi et la colère font qu'il n'est plus temps de me laisser entendre dire ce que je suis, mais ce que je ne serai jamais ; lorsque, alors que je fais les comptes du ménage, la télévision et ses jeux me disent ce que je ne gagne pas ; lorsque je décroche des diplômes qui ne me donneront pas ce que l'on m'en a dit ; lorsqu'après une vie passée dans l'entreprise, je ne comprends plus ce que j'y fis, parce que l'on me propose un plan dont l'intelligence ne consiste qu'à m'en exclure, poliment, ou pas ; lorsque dans le discours des Pays du Nord il n'y a pas place pour mon enfant que je ne peux pas nourrir ; lorsque le désarroi des Pays du Sud ne reçoit en écho que l'arrogance des pays du Nord ; je sais que tout est dit, sauf mon identité.

En fait, l'intolérable, c'est le défaut d'identité.

C'est à ce signe que l'on reconnaît une Cité qui n'en est pas une, qui est une illusion de Cité : certains de ses membres, voire l'ensemble des citoyens, ne se reconnaissent pas en elle, n'y retrouvent pas leur identité, ne s'y retrouvent pas, sans qu'ils en soient d'ailleurs nécessairement conscients. Peut-on accepter une Cité dans laquelle les citoyens ne se retrouvent pas ?

Une Cité, politique, réellement politique, ne peut que devoir s'interdire ce défaut de reconnaissance.

Nombreux sont ceux qui prétendent parler de l'homme, et qui manquent la justesse, à cause d'un discours tenu à notre propos plutôt qu'à notre endroit, à l'endroit de notre identité. La politique, telle que l'entend la philosophie militante, consiste à dire l'identité, mieux : à me faire dire par l'autre cette identité qui est mienne. Ce qui est justice. Je ne connais pas d'autre issue pour la politique, que cette condition : que je parle de l'autre, que l'autre parle de moi, radicalement.

On va enfin parler de nous !

Je ne connais pas d'autre issue : il n'y aura politique que si l'homme anonyme se reconnaît dans le discours ; ... pas comme je reconnais mon reflet dans la glace, pas comme le rhéteur me conforte dans mes préjugés, pas comme la politique politicienne me conforte dans ma bêtise, ... mais comme quoi finalement ? Je me reconnaîtrai dans le discours politique comme toute finalité, dès lors que l'autre dira ce que je ne sais pas dire moi-même, parce que je ne peux pas, seul, dire mon identité.

Et il se trouve précisément, mais ce n'est pas un mal, que je suis seul

de cela : je ne sais pas dire mon identité. L'identité est ce que l'autre dit de moi-même sans qu'il faille le lui demander. De politique il n'y aura pas, tant que nous n'entendrons pas notre identité dite par l'autre. Je serai en Cité si l'autre dit mon identité, et si je dis l'identité de l'autre.

Nombreux sont les politiques qui, en défaut de voix extrêmes, interrogent le citoyen, et envisagent l'identité dans une dimension de repli, et la convoquent pour exclure. Tu n'appartiens pas à l'identité à laquelle j'appartiens, qui est évidemment l'identité en tant que telle, celle que je revendique ; celle à laquelle tu fais l'erreur de ne pas appartenir, on ne sait pas pourquoi, pas de chance ! L'identité est envisagée comme une sorte de club privé. Ce à quoi j'appartiens et à quoi tu n'appartiens pas, même si je t'en plains. Franchement, je regrette ton erreur. J'aimerais tellement que tu en fasses partie. J'aimerais tellement que tu fasses cet effort. Mais voilà, ce n'est pas le cas. « Désolé ! ».

L'identité ne sert plus qu'à m'identifier contre l'autre.

On n'envisage l'identité que pour définir, cerner, apercevoir. Elle serait ce par quoi l'on se présente, l'on se représente, pour faciliter ou autoriser la prise en compte. Par l'autre. Elle serait ce que je suis quand l'autre est là, qu'il soit, cet autre, autrui ou toute pensée, au sens large, alors qu'elle est ce que je suis en l'absence de l'autre, qu'elle est ce que je suis bien que tout autre soit absent. Elle est ce que je suis sans qu'on me le demande.

L'identité est ce que je suis avant toute demande, y compris si cette demande j'en suis l'auteur. Parce que, on l'a dit, je ne suis pas le mieux placé pour dire mon identité. Je suis ce que je suis avant qu'on me le demande, sauf que la demande suppose l'autre. C'est là où ça se tient, ce paradoxe, fondamental, de ce que je suis. Disons que ce n'est pas ma priorité de dire mon identité, quand la nécessité concerne de faire vivre ensemble les identités. Disons qu'il ne s'agirait pas de se poser la question de l'identité si la question de l'identité ne se posait pas. Bien sûr qu'elle ne se pose que parce que je ne suis pas la seule identité. Sinon, une identité, elle n'a pas à s'interroger, ni à l'être, puisqu'elle l'est, identité. C'est, et seulement c'est, une identité qui interroge l'autre. On approche : l'identité ne pourra pas être ce que j'en dis, mais ce que l'autre dit, quand je suis le seul référent. Si je ne peux pas dire moi-même mon identité, du moins je sais reconnaître si c'est mon identité, qui est dite, par l'autre. Ou pas.

Alors cette identité dont je parle, c'est quoi ? Aucune idée. Je veux dire qu'aucune idée ne saura le dire, il n'y a pas d'idée de l'identité, dont on participerait. Chez Platon, l'identité, ce qui convient, et qu'on assimile au bien, l'est en tant que, à la mode grecque, il faut entendre le bien comme la

convenance, comme ce qui s'accorde. Le juste, le beau, le bon, le bien, c'est ce qui se présente comme ce à quoi l'homme de bien (*epieikes*)² se réfèrera, ce qu'il convient (*agathon*) d'être pour mener son existence en homme de bien, c'est-à-dire une existence qui convienne à l'exister comme homme.

Alors cette identité dont tu parles...

L'identité est ce qui me convient avant tout. Avant la conscience, avant l'être, avant le jugement. Avant l'opinion, avant la philosophie. Avant toutes ces identités qui se font passer pour identité : logique, juridique..., et parmi les plus sales : politique, sexuelle, raciale. On va soupçonner la pluralité des identités, puisque l'identité ne peut être plurielle, et donc, puisqu'il faut décider, décider qu'aucune ne convient.

Donc aucune identité ne convient, qui serait mise spontanément au service de l'idée, de l'idéologie ou de l'opinion, colonisée par les politiques, confisquée par les extrémistes de tous poils. Il faut bien y réfléchir, parce que c'est un début, parce que c'est important, délicat comme un principe. C'est pourquoi l'identité, la seule identité qu'il nous soit possible de poser, en tant qu'il faut en poser une, et sans jamais vraiment l'atteindre, c'est de dire que la seule identité qui vaut, c'est celle qui pose la radicale bonté de l'homme. On y revient : clairement et distinctement, la seule identité recevable, qui ne puisse pas être soupçonnée d'*a priori*, de présupposé, d'idéologie, de décision philosophique : « L'homme est radicalement bon !!! »

Que l'on comprenne bien : on peut mettre cela en doute, « mon pôv'monsieur, z'avez pas vu l'état du monde ! », certes, mais ce doute n'est nourri que d'une opposition empirique : ce dont témoigne l'homme n'est pas de l'ordre de la bonté. Le doute sera aussi, et aussi assurément, apporté par la raison : « Réfléchissez un peu !!... ». Mais cette scission empirisme/rationalisme a cessé de valoir, quand il s'agit de l'homme. Il n'y a aucune raison pour que nous fassions l'expérience de l'homme réel, aucune raison que nous en fassions l'expérience, puisque l'histoire, des hommes, c'est-à-dire de la pensée, n'a pas cessé d'éloigner l'homme de son identité, n'a pas cessé de l'écarteler, de le séparer de lui, de l'éloigner de la position de contemplation qui est la sienne, condamné qu'il est à se regarder tel qu'il est ; nous n'apercevons de l'homme, et c'est la pensée qui nous a déformés ainsi, qu'un reflet, technique, social, culturel, voire naturel, mais d'un naturel pensé par la philosophie. « Philosophique » donc, ce « reflet », que nous avons de l'homme.

2. L'adjectif *epieikes* ou le substantif *epieikeia* désigne le « convenable », ce qui s'accorde et ne pourrait être autre, sauf à devoir supporter une plus ou moins grande distance.

Et l'homme réel, parce que réel, échappe à la raison.

Et si le témoignage humain peut valoir un jour, ce ne sera jamais qu'en tant qu'il pourra être rapporté à son identité, plus précisément, que si la politique lui donne l'occasion de se rapporter réellement à son identité... , ce qui, aujourd'hui, en ces temps au mieux philosophiques, ne lui est jamais donné. Ce qui fait le malheur de l'homme, c'est bien sûr l'homme lui-même, en tant que de tous temps, philosophiques ou autres, il fut séparé de son identité. Mais ce n'est pas l'homme qui est mauvais (ou alors il l'est essentiellement, mais pas radicalement). Le mal, c'est le symptôme de la séparation. On le sait, on l'a toujours su, que le mal c'est la séparation !

L'homme n'est mauvais que parce qu'il est séparé de son identité. Le mal, c'est ce qui se jette en travers de l'homme et de son identité. La philosophie, de ce point de vue, est diabolique.

Ce que nous posons c'est ce qui est le moins sujet à caution. Poser un homme naturel consiste à le conduire à un culturel dirigé. Poser un animal politique consiste à le vouloir comme tel, organisé, et organisé grâce au langage ! Aristote ! Voilà le mal ! Le philosophe qui prend la parole ! Au détriment de l'homme anonyme ! Toute philosophie, en posant l'idée, l'idéal, d'un état de l'homme, à atteindre, ne cesse de dire, plus ou moins consciemment, que l'homme, tel qu'il est, ne donne pas satisfaction. Comme si le problème était celui de la satisfaction. Il n'y a pas témoignage plus scandaleux de l'ignorance de l'identité, humaine donc, que de déclarer que l'homme est perfectible ; ce n'est pas la société qui pervertit l'homme, c'est la philosophie aristotélicienne, la philosophie logique, l'entreprise de déni de l'anonymat humain, qui plus ou moins explicitement pose un homme radicalement mauvais. Poser cela, conduit à construire une pensée désespérée, ce qu'est la philosophie, qui revendique toujours en sous-main une modification de l'homme, une pensée qui n'aime pas assez l'homme, qui n'est pas assez amie de l'homme. Le poser radicalement bon, cet homme, que tu es, c'est le sauver de toute interprétation, de toute suspicion, de toute menace. Bien sûr que je n'en sais rien, si l'homme est bon ou pas, ni même s'il y a quoi que ce soit à savoir de l'homme, et ce n'est pas, ce n'est plus le problème ; je m'en fous de ce qu'est l'homme ; je ne sais même pas, je le répète, je l'assène, s'il y a quoi que ce soit à savoir de l'homme !!!..., mais c'est parce que je ne sais rien de l'homme, et parce que je suis toutefois contraint de poser quelque chose, que je ne peux que le poser bon. Je me fous de la prudence aristotélicienne, ou universitaire : je veux ce qui convient à l'homme. Et ce qui convient à l'homme c'est de n'en pas désespérer. Parce que c'est bien ce que tu veux pour toi-même, que l'on ne désespère pas de toi, que l'on te donne les moyens de ne pas désespérer de

toi.

Tu as vu ta vie ? Tu as vu ma vie ? C'est comme si on avait mis tout en place pour qu'à un moment on en vienne à regretter de vivre...

Mais en même temps, tu ne veux pas qu'on te donne quoi que ce soit. Et tu as raison. Parce qu'il n'y a pas de raison que tu manques, que tu en manques de ce que d'autres décideraient, parce que de quel droit pourrait-on dire que tu serais incomplet, insatisfaisant, inadmissible ? Il faut tenter une pensée qui ne te mette pas en insuffisance, il faut tenter, même et surtout si elle est illogique, cette pensée qui te restitue à toi-même.

Nous y sommes. On va te rendre ce qui t'a été confisqué. On va te rendre à toi-même. Or qui va le faire, cela, de te rendre à toi-même ? Si tu le pouvais, par toi-même, ce serait déjà fait !, je me serais déjà rendu à moi-même ! C'est bien ce qu'on voit, cette demande, dans les rues et aux terrasses des cafés, quand tu regardes l'autre ou l'épies comme toi-même, dans les salons, quand tu épies ou guettes en l'autre ce qui viendrait furtivement te conforter, dans les cages d'escaliers, quand tu guettes l'écho familial de ton propre quotidien, ..., tu penses bien que si je pouvais me rendre à moi-même, nous n'en serions pas à subir cette violence, cette impatience, ce calicot de l'impuissance à agir par soi-même. La violence, à quelque niveau qu'elle soit, c'est toujours écrire sur la toile grossière l'impossibilité de se dire soi-même.

Tu n'éciras plus rien que je ne puisse admettre, mais il nous les faudra, les manuels et les codes, à l'endroit desquels nous retrouver. Il n'y aura plus d'incompréhensible, ni de mystique, ni d'universitaire. Rien qu'un discours, c'est-à-dire une politique, c'est-à-dire une Cité, qui fera que c'est cette identité, qui est tienne, que tu verras s'y constituer. Je vais écrire et tu vas me dire, si tu t'y reconnais, dans ces énoncés sur lesquels nous conviendrons qu'il est loisible de construire. « L'homme est radicalement bon. », « Nul n'est mauvais volontairement. », ... Tu t'y retrouves ?